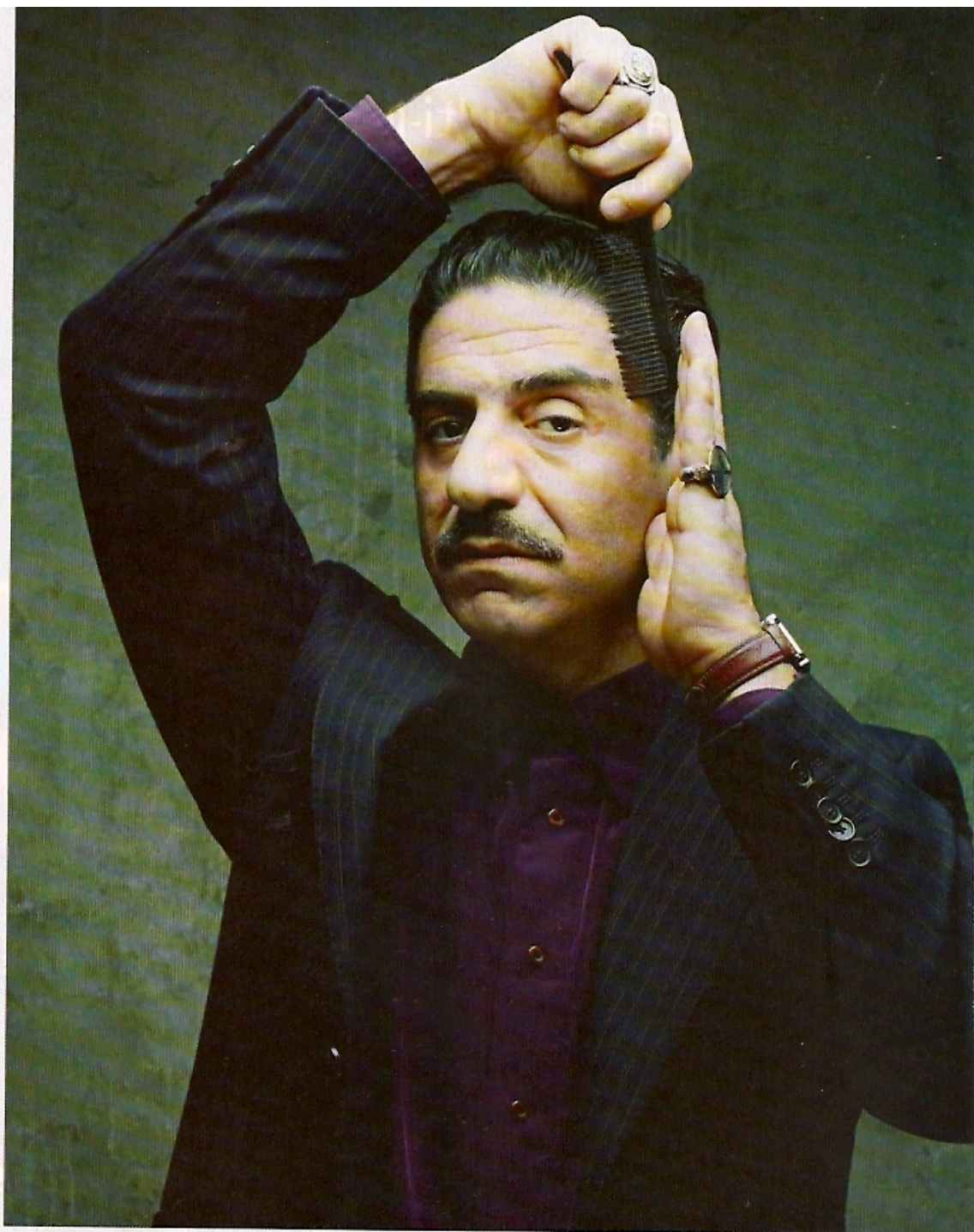


TELERAMA
Mercredi 30 mars 2011

DANS "LES BEAUX
MECS", LA SÉRIE
DE FRANCE 2,
SIMON ABKARIAN
JOUÉ TONY LE
DINGUE, UN RÔLE
SUR MESURE.



C'est l'histoire

LE COMÉDIEN SIMON ABKARIAN RENCONTRE

Q

Quand on lui demande ce qui l'a poussé à devenir acteur, Simon Abkarian prend le temps de la réflexion et formule une réponse un peu inattendue : « *Peut-être l'amour des gens.* » Ce qui passerait pour une pose ou une afféterie chez d'autres comédiens est chez lui d'une désarmante sincérité. Le doute ne plane même pas, à le regarder, penché en avant, vif, concentré, et à l'entendre : Abkarian se moque de plaire, regrette que le « succès soit devenu une idole devant laquelle on s'agenouille » et se « fout de paraître pompeux »...

La fermeté du ton, comme ce mélange de rugosité et de prestance naturelle, évoque inmanquablement son personnage des *Beaux Mecs*, ambitieuse série (actuellement diffusée sur France 2) inspirée de l'histoire du grand banditisme. Dans le rôle taillé sur mesure de Tony le Dingue, Abkarian impose sa présence minérale, entre violence débridée et souffrance contenue. Aussi juste en parrain triomphant des années 1980 qu'en fantôme vengeur et tragique courant après une vie ruinée par un quart de siècle de prison. Après *Pigalle, la nuit* (Canal+), où il brillait dans le rôle de

Nadir, patron de sex-shop grande gueule et romantique, Abkarian aurait-il pris goût à la télévision ? Il y a à peine dix ans, l'idée même aurait été impensable. « *On était alors face à une fiction médiocre et donc à une pensée médiocre qui ne peut conduire un acteur qu'à la régression.* »

À l'époque, il est « complètement immergé dans le théâtre ». Son talent, brut et singulier, éclate dans *Une bête sur la lune*, bouleversante pièce de Richard Kalinoski, mise en scène par Irina Brook, où il interprète un survivant du génocide arménien parti reconstruire sa vie aux États-Unis. Il reçoit pour ce rôle le molière du meilleur comédien en 2001. C'est de nouveau immergé dans le théâtre qu'on le rencontre ces jours-ci au studio de L'Arcal, dans le 20^e arrondissement de Paris. Simon Abkarian interromp la répétition de *Projet Mata Hari : Exécution*, de Jean Bescós, dont il signe une mise en scène ancrée dans l'univers du cabaret. Longue silhouette un peu raide, costume noir, cheveu lissé vers l'arrière, regard ténébreux qu'on sait capable de dureté. À l'écran comme à la ville, l'évidence, un rien intimidante, d'une présence... Dans un large sourire, il nous parle du scénario qu'il vient d'achever, mais n'en dit pas trop, « *par superstition* », consulte son smartphone, fait le point sur ses rendez-vous. Simon Abkarian est un homme occupé mais « *prêt à répondre de [son] art* ».

S'il ne donne jamais l'impression de sacrifier la complexité et la nuance à un emploi du temps chargé, c'est sans doute parce qu'il place très haut l'idée de l'art dramatique. Et la responsabilité de l'acteur, « *porteur d'humani-*

ité, qui se doit d'observer, d'être à l'écoute ». Lui qui ne vient « *ni d'une famille d'artistes ni d'une famille d'intellos* » n'a pas résolu le « *mystère* » d'une vocation qui n'a suscité « *aucun doute* ». Il en parle avec profondeur, sans crainte de l'abstraction, avec un souffle presque vital qui pourrait toucher au sacré. « *Le mystère du théâtre : on rentre dans un lieu, on éteint les lumières, les gens ont payé pour en voir d'autres se maquiller, se déguiser, leur raconter une histoire. C'est incroyable que cela perdure, même si la décadence guette cette caverne-là.* »

Cette volonté farouche de conjuguer art de jouer et « *art de vivre* », le comédien l'a héritée de huit années, « *denses et magnifiques* », passées au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. De 1985 à 1993, il y enchaîne les pièces contemporaines et les tragédies grecques (*Agamemnon*, *Les Éuménides*, d'Eschyle...). Puis il décide de suivre sa propre route en tentant l'expérience de la mise en scène avec un groupe d'acteurs-complices. « *Le théâtre, c'est de là que je viens, c'est ma matrice, c'est là que j'ai appris à parler et à marcher, c'est là que je retourne faire mes gammes. J'y ai compris que le plaisir de voir une pièce qui est censée vous faire rire ou vous émouvoir peut ne pas être dénué de conviction. Il y a chez Molière ou Shakespeare un sens aigu de la justice et de l'injustice, et de l'indignation.* » Cela est dit sans emphase. Abkarian, en amoureux des mots, parle une langue imagée, teintée d'influence orientale lorsque surgit, sans qu'on s'y attende, une touche de poésie ou de trivialité.

Étonnante alchimie éclairée par Cédric Klapisch, qui lui a donné ses premiers rôles au cinéma au début des années 1990 (*Riens du tout*, *Chacun cherche son chat*) : « *Il a le côté brut et même voyou de la rue, et en même temps une noblesse. Il peut jouer un clodo et il sera toujours digne, noble. Même s'il joue un prince ou un roi, il y aura toujours chez lui quelque chose d'ancré dans le réel, de terre à terre.* »

À voir

■ **Les Beaux Mecs**, le mercredi à 20h35 sur France 2 (lire critique p. 125).
■ **Projet Mata Hari : Exécution**, de Jean Bescós, mise en scène de Simon Abkarian, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10^e, jusqu'au 2 avril, tél. : 01-46-07-34-50.

Venu du théâtre, Simon Abkarian a conquis les écrans par la force de sa présence. Fidèle à ses origines arméniennes et marqué par l'Histoire, il porte un regard vigilant sur le monde.

d'un (beau) mec

Habitant d'un quartier populaire du 19^e arrondissement, Abkarian est issu d'une famille d'Arméniens dispersée par le génocide de 1915. Il naît en 1962 à Gonesse, dans le Val-d'Oise, mais grandit au Liban, où ses parents sont installés. Il a 13 ans lorsque la guerre éclate. Son père part au combat, s'y perd, plongeant les siens dans l'attente et l'inquiétude durant douze ans. C'est en exil, à Los Angeles, que le jeune homme, formé comme son père au métier de chausseur, découvre l'art dramatique. Déjà initié à la danse, il rejoint une compagnie de théâtre arménienne. En 1984, il reçoit comme un choc une représentation de *Richard II* par le Théâtre du Soleil : « J'ai réalisé que l'extraordinaire beauté était possible. »

Ce passé marqué par les stigmates du génocide, la guerre et l'exil, puis par la rencontre avec des cultures différentes, nourrit un regard acéré sur le monde, qu'il perpétue à travers ses choix artistiques, éclectiques : on le remarque dans la peau de Ben Barka, le leader de l'opposition marocaine (*J'ai vu tuer Ben Barka*), en mari ultra religieux terrassé par l'émancipation de son épouse dans *Prendre femme*, de Ronit Elkabetz. Mais qu'entend-il lorsqu'il se dit en « état de combat » ? « Le fait d'être en éveil, d'avoir une armée de douaniers devant chaque oreille qui ne laissent



Yes), Cédric Klapisch. Et Robert Guédiguian, avec qui il partage les origines arméniennes, l'engagement politique (notamment pour la reconnaissance du génocide) et une profonde amitié. « Nous avons un rapport à la responsabilité qui est très proche, souligne le réalisateur du *Voyage en Arménie*. On ne fait pas n'importe quoi, on parle quand on a quelque chose à dire. Ce n'est pas une histoire d'argent ou de célébrité. Comme toute personne issue d'un milieu modeste, on parle au nom des gens qui nous ont élevés. » Personne d'autre ne pouvait à ses yeux faire résonner la parole de Missak Manouchian, le poète arménien résistant de la fameuse « affiche rouge », dans *L'Armée du crime* : « Tout ce que Simon a vécu, la guerre, le déracinement, les douleurs, est inscrit dans son corps. Cela lui donne une richesse immédiate d'incarnation. »

Un an auparavant, en 2008, Abkarian avait ouvert le « livre de [ses] souffrances » à travers une pièce magnifique, *Pénélope*, ô *Pénélope*, créée au Théâtre de Chaillot. Au fil d'une écriture foisonnante et lyrique, il y transcende son histoire familiale en s'emparant du mythe d'Ulysse. Abkarian auteur raconte l'attente puis le retour d'un père combattant, héros perdu d'une guerre lointaine.

Et, par sa mère, épouse abandonnée mais debout, se fait le porte-parole de la douleur des femmes, « la plus grande minorité du monde », qu'il veut désormais placer au cœur de son travail.

Celui qui voue une « vénération à la femme-mère », selon les mots de Guédiguian, s'épanouit au cinéma dans le monde très masculin des flics et des voyous, se frotte au mythe de James Bond dans *Casino Royale*, glisse en mafieux exploitant des clandestins dans *Les Mauvais Joueurs* (de Frédéric Bailleux). N'y voir aucun paradoxe : « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant les bandits que les histoires humaines. » L'acteur confirme au passage son goût pour les récits qui ont du « souffle », fustigeant une certaine dictature du réalisme : « C'est un problème au cinéma en général : on fait venir un flic consultant qui va nous expliquer qu'un bandit ne ferait pas ceci ou cela. On a envie de lui répondre : va t'asseoir et ferme ta gueule ! Il y a un phénomène primordial qu'on oublie pour un acteur : c'est l'imaginaire. Moi, je ne suis pas réaliste dans mon jeu, je m'en fous d'être dans le réel. »

Abkarian aime prendre le temps d'élaborer ses rôles, revenir encore et toujours à l'essence du jeu. Cédric Klapisch le dit pétri d'humilité, « intellectuel sans être prise de tête », « sophistiqué sans être maniéré », « sérieux et déconneur ». On serait tenté d'allonger la liste des apparentes contradictions, sans la clé précieuse livrée par Robert Guédiguian : « Les Arméniens sont un peuple déchiré depuis toujours, tiraillé entre l'Orient et l'Occident, entre le Nord et le Sud, entre la Chrétienté et l'Islam. Cela engendre une souffrance, quelque chose de toujours triste et nostalgique, et simultanément une vitalité : on mange, on boit, on fait la fête, on danse, on chante sans arrêt. Simon peut pleurer toutes les larmes de son corps à l'évocation de sa grand-mère et une demi-heure après éclater de rire, boire cinq vodkas et danser sur la table. Il est en cela un parfait Arménien. » Sombre et solaire Arménien habité par l'héritage des ancêtres, citoyen français et libanais, acteur cosmopolite et observateur vigilant du monde, Abkarian a trouvé sur la scène une autre patrie et un idéal : « Être plus grand que soi. » ● ISABELLE POITTE

PHOTOS DENIS ROUVRE POUR TÉLÉRAMA

“Il a le côté brut et même voyou de la rue, et en même temps une noblesse. Il peut jouer un clodo et il sera toujours digne, noble.” CÉDRIC KLAPISCH

rien passer sans que ça soit fouillé. Je m'entraîne à parler de mon travail et par mon travail à parler du monde. » En 2002, il incarne Aram, combattant de la cause arménienne (de Robert Kéchiachian), puis prête son charisme au peintre Arshile Gorky dans *Ararat*, d'Atom Egoyan. Deux films hantés par la mémoire du génocide, aux résonances personnelles. « C'est en cela aussi que ce n'est pas juste un métier : c'est une quête un peu secrète de soi. Peu importe qu'on tourne quatre films par an ou un tous les deux ans pourvu qu'on s'y retrouve. » Au cinéma, ses repères se nomment Karim Dridi (*Khamsa*, sur l'univers des Gitans, en 2008), Sally Potter (*Age*,